

Histoire des Techniques et Sources Documentaires

1085

cote B2 57

La production des céramiques médiévales en Provence centrale : état des questions

G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD, M. PICON, L. VALLAURI

Mal connues jusqu'à présent, la production et la diffusion des céramiques communes médiévales en Basse-Provence centrale suscitent de nombreuses interrogations intéressant aussi bien l'histoire des techniques que l'économie. Il peut donc ne pas être inutile, dans le cadre de ce colloque, de présenter quelques-uns des problèmes méthodologiques et techniques apparus au cours de leur étude, quelques-unes aussi des hypothèses suggérées par la mise en évidence de mutations perçues sur la longue durée.

Contrairement aux régions du Bas-Rhône dominées longtemps par l'importance et l'expansion des ateliers de l'Uzège et des zones environnantes, aux argiles maintenant assez bien définies (1), le territoire étudié (qui correspond grossièrement à l'actuel département du Var) semble avoir eu une originalité propre. Non que des importations, de l'Uzège en particulier, y aient été totalement inconnues : mais du moins paraissent-elles y être restées en bien des endroits, de l'intérieur en particulier, suffisamment limitées pour ne pas contrecarrer le développement d'ateliers régionaux plus proches exploitant soit les argiles kaolinitiques ferrugineuses, soit des argiles micacées non calcaires. Diversités que souligne par exemple l'examen des masses de matériel recueillies à Rougiers où une distinction put se faire entre les secondes, minoritaires et assez archaïques dans le contexte des XIIe-XIIIe siècles, et les premiers qui forment l'essentiel du matériel culinaire, de la fin du XIIe au XVe siècles (2).

Une première recherche fut donc effectuée afin de mettre en évidence l'origine probable des productions les plus importantes (3). Elle aboutit à la définition des ateliers d'Ollières, jusqu'alors connus seulement et de manière sporadique par quelques textes relativement tardifs du XVe siècle et du début de l'époque moderne — mis à part de précieuses mentions de 1338 signalant le déplacement d'un potier d'Ollières vers Antibes (5) : sources bien insuffisantes pour caractériser l'activité de ce centre producteur perceptible archéologiquement sur la longue durée à partir de la seconde moitié du XIIe siècle au moins. Il importait maintenant, en utilisant encore données archéologiques et travaux de laboratoire, de tenter de cerner plus exactement son rayonnement et donc son importance relative dans le contexte régional. Recherche qui, obligeant à examiner conjointement les autres apports qui purent s'exercer dans cette zone, pouvait permettre une approche plus cohérente de la définition même des ateliers médiévaux en cette région. Point non négligeable puisque les documents examinés suggèrent une mutation profonde de l'ensemble de cet artisanat, fort éloigné du faciès perceptible en des périodes antérieures.

I — LES CONDITIONS D'ÉCHANTILLONNAGE

Une telle enquête ne pouvait se faire qu'en examinant de façon aussi large que possible les données actuellement disponibles sur les sites fouillés ou en cours d'étude dans la région. Travaux complexes et longs bien que facilités par l'extrême obligeance des chercheurs concernés (6) : ils se heurtèrent vite à de multiples problèmes archéologiques ou de laboratoire.

Si les contingences de temps et de moyens limitaient en premier lieu les possibilités d'analyse, il est certain en outre que l'enquête archéologique, à la base de ce travail se trouva freinée bien souvent par l'état encore sommaire ou approximatif des classifications effectuées par les fouilleurs eux-mêmes, voire par le caractère ponctuel des ramassages. S'y ajoutait la multiplicité des pâtes observables au premier examen des tessons : indices d'une diversité évidente des achats effectués au fil du temps dans ces habitats, diversité qu'aucun chiffrage précis ne permet encore cependant d'apprécier exactement quantitativement et chronologiquement mis à part quelques heureuses exceptions. Point essentiel pourtant, à la base de toute approche de la valeur relative d'une production dans l'ensemble du matériel observé, site après site. Ces carences que ne remplacent qu'imparfaitement des estimations limitent d'entrée de jeu la qualité de l'échantillonnage retenu, donc des observations qu'il fut possible d'effectuer au cours de cette étude.

Des limitations spatiales s'imposèrent également. On ne pouvait en effet étendre plus largement l'enquête vers le nord encore très peu fouillé et vers l'est soumis apparemment à d'autres apports qu'expliquent bien la qualité des argiles régionales... Un certain déséquilibre géographique existe donc, bien perceptible dans le pointage des sites (fig. 1), et dont il sera nécessaire de tenir compte lors de l'interprétation des résultats. La situation est cependant sensiblement différente vers l'ouest dans la mesure où cette zone, plus facilement accessible de la vallée du Rhône et plus tournée vers elle, semble dominée de façon assez homogène par les productions dites de l'Uzège. Les céramiques varoises, non ignorées cependant totalement puisque encore vendues au XVe siècle sur le marché de Puyloubier dans le bassin d'Aix, n'y paraissent que minoritaires lors même qu'elles existent : l'un des meilleurs exemples sur ce point peut être fourni par les fouilles de l'abbaye de Saint-Pons à Gémenos (7), à l'est de Marseille, qui ne révélèrent que quelques tessons des productions d'Ollières face à une accumulation de poteries communes de l'Uzège, jointes aux importations de céramiques fines habituelles en Provence occidentale aux XIIIe et XIVe siècles.

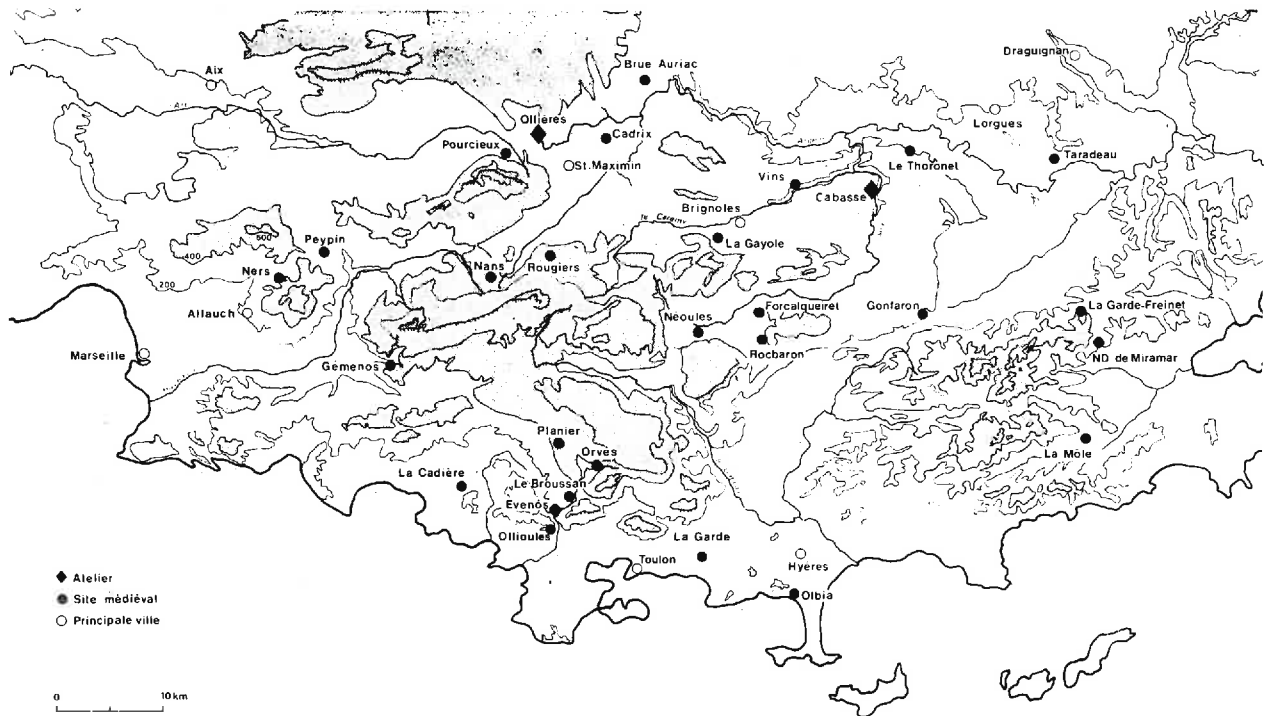


Figure 1 : Carte des sites étudiés

La carte des sites étudiés fait en revanche bien apparaître les contrastes géographiques qui purent favoriser la relative autonomie des zones situées plus à l'est. Chaque relief prend ici son importance, limitant les bassins d'Aix et de Marseille et accentuant les contrastes entre les zones côtières facilement accessibles par cabotages mais sans grand arrière-pays (sauf par les vallées de Gapeau et de l'Argens) et les zones semi-montagneuses de l'intérieur : massif de la Sainte-Victoire, Mont Aurélien, chaîne de la Sainte-Baume surtout, au cœur de laquelle s'établit aux XIIe – XIIIe siècles la seigneurie des Signes qui s'étendait du Nord au Sud (fait peut-être non négligeable commercialement) de Rougiers à Néoules, Orvès et Evenos. Dans ce contexte la présence de bassins tels que celui de Saint-Maximin-Brignoles et le tracé de voies de passage accessibles à des transports muletiers ou par charrois était essentiel : sans doute est-il significatif que la plupart des *castra* de la seconde génération examinés ici aient été établis à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècle sur des points dominants en bordure de ces voies dont ils gardaient l'accès – seuls des bourgs importants tels que ceux de Saint-Maximin ou de Brignoles, ville comtale, et des sites religieux, prieurés ou abbayes, tels que Gémenos, La Gayole, le Thoronet... échappant à cette règle quasi générale.

Aussi faut-il tenir compte de ces données pour mieux apprécier l'implantation et l'importance relative des divers ateliers d'Ollières, de ceux aussi de Cabasse qui, jusqu'ici connus par quelques découvertes fortuites de traces de fours et de rebuts de fabrication en pâte grise attribuables grossièrement aux XIIe et XIIIe siècles (8), prennent un relief nouveau au vu des analyses effectuées.

II – LES ANALYSES ET LEUR INTERPRÉTATION

Le travail comprit en effet une centaine d'analyses spécifiques, en fluorescence X, effectuées sur l'échantillonnage beaucoup plus large prélevé sur

les différents sites. Il s'y ajoutait bien évidemment les résultats de laboratoire déjà obtenus aussi bien sur le matériel de Rougiers où différentes catégories de céramiques avaient été distinguées dès l'étude archéologique que sur celui provenant des zones d'ateliers d'Ollières ou de Cabasse. L'on pouvait également, compte tenu des connaissances acquises sur les céramiques médiévales régionales au cours de longues années d'étude, y intégrer avec quelque sûreté des observations visuelles telles que celles concernant la diffusion des céramiques de l'Uzège, au faciès caractéristique, si abondantes dans les régions côtières (matériel de Marseille, Toulon, Ollioules, Olbia, Fréjus, etc...).

Les résultats éclairent assez sensiblement la situation (fig. 2 et 3), mettant en évidence six groupes de production au minimum. Non que tous les éléments étudiés aient pu être définis avec exactitude : il subsiste ainsi un certain nombre de tessons inclasifiables, non rattachables encore à un atelier précis. Même dans les céramiques à pâte micacée, différents groupes apparaissent dont la définition est de qualité inégale. Ainsi faut-il distinguer entre la masse des céramiques appelées ici Xm 1 provenant très vraisemblablement de plusieurs ateliers différents et encore non identifiables, et la série Xm 2 dont l'homogénéité des composants suggère au contraire l'appartenance à un même centre de fabrication. La carte de répartition de ces tessons est intéressante. La densité des découvertes croît en effet sensiblement d'Ouest en Est : aussi est-il probable qu'il s'agisse d'un atelier situé dans la partie orientale de la Provence, riche en argiles de ce type et vraisemblablement dominée, au contraire de la Provence occidentale par des productions de cette catégorie. Une étude plus poussée des argiles et des poteries de ces régions devra donc se faire afin d'essayer de déterminer aussi bien le lieu de fabrication de ces céramiques que la périodisation et le rayonnement commercial du ou des ateliers qui les fabriquèrent au cours des diverses époques concernées. Du moins peut-on dire sur ce dernier point, en se ser-

vant de l'analyse des objets de Rougiers, que les poteries à pâte micacée n'y paraissent guère, et de manière très limitée (3% à peine des 2 681 céramiques recensées), seulement au cours des toutes premières périodes d'occupation du site soit essentiellement à la fin du XIIe et dans la première moitié du XIIIe siècle. Périodisation à la fois ancienne et courte qui indique à tout le moins, en ce site peut-être déjà trop marginal, une modification des sources d'approvisionnement, vite assurées prioritairement par des ateliers plus proches et fort actifs.

L'étude des productions issues des ateliers de Cabasse et d'Ollières est sur ce point fort éclairante (fig. 3). Les premières n'étaient jusqu'ici connues de façon certaine, on l'a vu, que par les découvertes de fours et de rebuts d'ateliers en pâte grise d'époque relativement ancienne. Les recherches réalisées maintenant montrent de façon certaine la continuité de cet artisanat et l'aptitude des fabricants à s'adapter rapidement à de nouvelles techniques incluant cuisson oxydante et emploi des glaçures. Celles-ci prirent cependant, sur ces pâtes relativement fines et de teinte souvent gris-rosé clair, un aspect spécifique qui les différenciait assez sensiblement des productions les mieux caractérisées d'Ollières. Ainsi fut-il possible, lors de l'étude archéologique des céramiques glaçurées de Rougiers, d'isoler visuellement, de façon au moins sommaire, ce groupe de provenance alors inconnue (catégorie B2a) : distinction confirmée aujourd'hui par les travaux de laboratoire et utile puisqu'elle fournit non seulement une typologie mais des indices de chronologie et de fréquence qui précisent quelque peu les données plus éparpillées obtenues ailleurs. Peut-être est-il ainsi significatif de constater que les productions glaçurées attribuées à Cabasse et découvertes à Rougiers — 181 exemplaires au total — ne représentent qu'un peu moins de 12% du total des céramiques glaçurées recensées sur ce site : chiffre faible, doublant certes celui des productions de l'Uzège (6% à peine), mais ne pouvant entrer en concurrence avec le volume des transactions effectuées auprès des ateliers d'Ollières (82% du total des céramiques de ce type). Loin d'être isolés, de tels chiffres semblent assez représentatifs globalement de la diffusion des poteries de Cabasse dans cette zone et même dans un périmètre plus large, à en juger du moins d'après les découvertes effectuées sur les sites environnants. Mais il importe également de tenir compte des critères chronologiques pour apprécier plus exactement les rythmes d'activité des ateliers de Cabasse. Les indices obtenus actuellement semblent en effet suggérer, en l'attente d'autres données, une évolution assez contrastée — tout se passant comme si ce centre producteur, actif et novateur dès le XIIe siècle au moins et au XIIIe siècle (près des deux-tiers des céramiques de cette provenance retrouvées à Rougiers y sont de cette période), avait connu ensuite un déclin rapide puis pratiquement un arrêt total au milieu du XIVe siècle. Échec dû peut-être en partie, si l'hypothèse est exacte, non seulement à des raisons internes ou à la crise générale qui ravageait alors la Provence, mais au développement rapide des ateliers d'Ollières.

La suprématie très apparente de ces derniers, en croissance continue depuis les années 1200 au moins jusqu'à la fin du Moyen-Âge, put conduire en effet assez naturellement à la limitation, voire à l'élimination plus ou moins rapide des productions concurrentielles, à pâte grise ou non, sur les marchés environnants. Tendait ainsi progressivement à un quasi monopole dans les régions les plus proches

et à une pénétration remarquable vers le Sud, voire même vers l'Est et l'Ouest (cf. les mentions déjà citées des liaisons avec Antibes et de la commercialisation au XVe siècle des oules d'Ollières sur le marché de Puyloubier), les ateliers d'Ollières s'imposaient au cours du bas Moyen-Âge en Provence centrale. Sans atteindre certes à la puissance exportatrice des officines de l'Uzège, ils fournissent donc un bon exemple de la réussite durable de l'un de ces ateliers régionaux dont les caractéristiques propres, le rayon d'action et la multiplicité commencent à être mieux perçus, au moins au temps de leur plus forte commercialisation. En revanche, force est de reconnaître que bien peu de renseignements existent encore sur la périodisation, les conditions et même les raisons exactes de leur apparition — toute une recherche restant ici à faire. Du moins, les indices rassemblés maintenant permettent-ils peut-être de formuler quelques hypothèses et de définir des orientations de travail plus précises.

III — ARGILES ET ATELIERS

Les recherches préliminaires entreprises sur la production et la diffusion des ateliers céramiques en Provence centrale nous fournissent l'occasion d'aborder un aspect souvent négligé des techniques de fabrication, celui du choix des argiles. Aspect certainement important car il conditionne en grande partie l'implantation des ateliers, tout en étant le reflet d'habitudes qui sont celles des utilisateurs autant que des fabricants eux-mêmes. Mais aspect très méconnu, car si les problèmes qui s'attachent aux modes de cuisson ont toujours attiré, par leur évidence même, l'attention des chercheurs, les problèmes liés aux caractéristiques des argiles, plus difficiles à percevoir, ont été longtemps négligés. Et d'autant plus que les données disponibles étaient rares. Aussi peut-il être souhaitable d'évoquer brièvement les interrogations que soulève un premier examen de la composition des céramiques communes médiévales. Et d'indiquer, à défaut de réponses certaines, les hypothèses et les directions de recherche susceptibles de déboucher un jour sur une meilleure connaissance des ateliers et des productions.

Les quelques centaines d'analyse effectuées sur les céramiques communes médiévales de Provence centrale montrent d'une part que les argiles calcaires en sont pratiquement absentes et, d'autre part, que les argiles kaoliniques y ont un développement considérable. Or ce sont là deux caractéristiques qui demeurent très éloignées de celles qu'on peut observer par exemple sur les productions romaines de céramiques communes du Sud de la Gaule. Ce sera donc par l'étude de ces deux caractéristiques que nous aborderons les problèmes que pose la sélection des argiles à l'époque médiévale.

— Les pâtes calcaires

Le pourcentage des pâtes calcaires présentées parmi les céramiques communes médiévales est extrêmement faible, de l'ordre de l'unité. Il n'est donc pas plus élevé que s'il s'agissait d'accidents à l'intérieur d'un ensemble d'ateliers utilisant des argiles non calcaires (10). Quoi qu'il en soit, ce chiffre est à opposer aux 30 à 40% de céramiques communes calcaires que l'on dénombre à Lyon pour la période augustéenne (A. Desbat, Fouilles de la rue des Farges). En Provence et pour la même période, il ne semble pas que ce pourcentage soit inférieur, bien qu'on ne dispose pas de comptages précis. Or

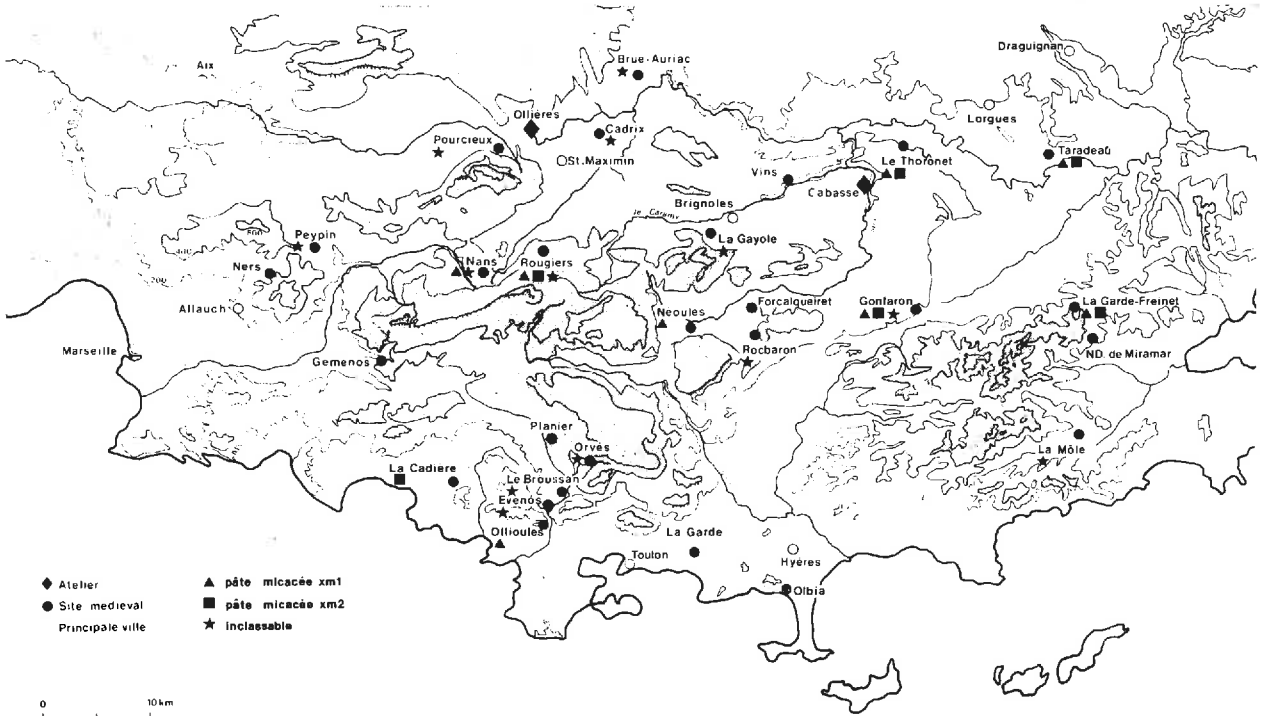


Figure 2 : Carte de répartition des productions.

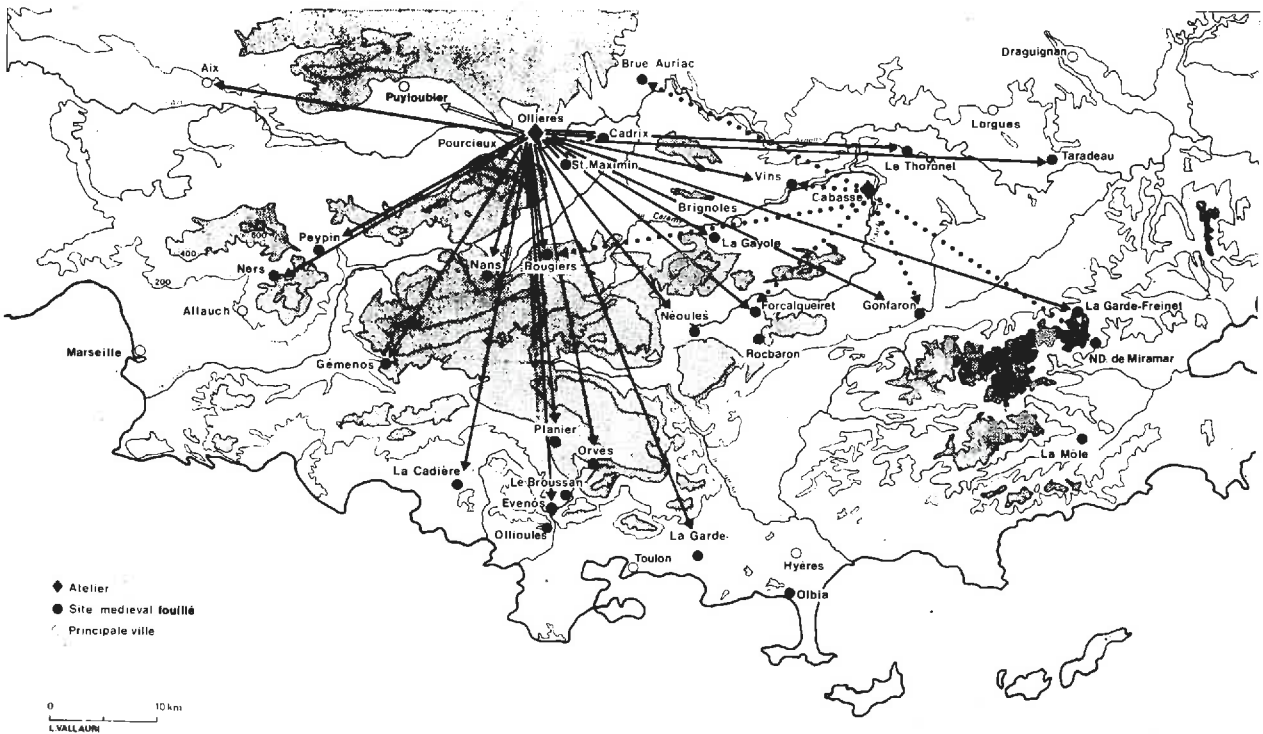


Figure 3 : Diffusion des productions des ateliers de Cabasse et Ollières.

dans les deux cas, en Provence comme dans la région lyonnaise, il n'existe pratiquement plus de céramiques communes calcaires à l'époque médiévale alors que l'une et l'autre catégorie d'argile sont très abondantes dans ces régions.

Avant d'envisager les raisons de cette disparition des pâtes calcaires, il faut rappeler que leur présence, parmi les céramiques communes romaines, n'est pas due à des causes proprement techniques. Cette présence relève manifestement d'une tradition

méditerranéenne où la couleur seule a été déterminante. En témoignent, dans la région lyonnaise, parmi de nombreux autres exemples, la liaison entre les pâtes claires calcaires et les formes italiques, la liaison entre les pâtes sombres, non calcaires et les formes héritées de l'époque de la Tène, l'apparition progressive de pâtes claires non calcaires au sein des formes italiques... Notons d'ailleurs que cette propriété des pâtes calcaires de donner des céramiques dont la couleur s'éclaircit à la cuisson est celle

qui de tout temps a permis aux potiers de distinguer les argiles calcaires de celles qui ne le sont pas. Ces dernières prennent en effet, à l'inverse des argiles calcaires, des teintes de plus en plus sombres à mesure que s'élève la température de cuisson.

La tradition des céramiques communes calcaires de l'Antiquité est issue des innombrables ateliers qui furent conduits à utiliser des argiles calcaires pour fabriquer des céramiques peintes en vernis noir sur fond clair, puis des céramiques entièrement revêtues de vernis noir puis rouge. On pourrait donc penser que la disparition en Occident de ces catégories de céramiques antiques suffit à expliquer la disparition des céramiques communes en pâte calcaire. L'argument semble peu convaincant, car à l'époque romaine les fabrications de céramiques communes calcaires ont déjà pris leur distance par rapport à ces autres fabrications, traditionnellement calcaires, que sont les campaniennes et les sigillées. Aussi n'y a-t-il à priori aucune raison pour que ne se perpétue pas, l'habitude aidant, un type de céramique commune qui a fort bien subsisté en d'autres régions du domaine méditerranéen. Il faut donc chercher ailleurs les causes de la disparition des céramiques communes en pâte calcaire.

Deux hypothèses peuvent être avancées. L'une serait à mettre en relation avec la simplification des techniques céramiques qui semble se produire vers la fin de la période romaine, et sans doute aussi durant le Haut Moyen Âge. Celle-ci se traduit alors par un retour aux techniques d'enfumage et par une diminution marquée des températures de cuisson. Sous réserve que des observations plus précises et plus nombreuses confirment l'existence d'une telle évolution, et en précisent l'importance, on peut penser qu'une désaffection générale pour les argiles calcaires aurait pu en résulter. Les argiles calcaires exigent en effet soit une forte cuisson, soit une cuisson très faible, afin d'éviter la présence de chaux libre dans les céramiques cause de leur désagrégation. Dans la tradition céramique gréco-romaine, ce furent systématiquement aux cuissons fortes que l'on recourut pour la fabrication des céramiques en pâte calcaire. Dans ces conditions, une simplification des techniques pouvait se faire, soit en revenant à de très basses températures de cuisson, ce qui semble difficilement concevable, soit en abaissant modérément les températures de cuisson et en utilisant des argiles pouvant s'accommoder de ces températures intermédiaires, ce qui est le cas pour toutes les argiles non calcaires.

La seconde hypothèse, fonctionnelle et technique à la fois, imposerait que l'on vérifie si la distinction, très marquée à l'époque romaine, entre les céramiques servant à cuire et les céramiques ne servant que de contenant, ne s'estompe point de façon générale durant le Haut Moyen Âge. Cette évolution aurait alors pour effet d'entraîner un abandon rapide des argiles calcaires, lesquelles résistent mal aux chocs thermiques. Il va sans dire que cette seconde hypothèse n'est nullement incompatible avec la précédente.

Rappelons enfin que l'usage des pâtes calcaires réapparaît en Provence médiévale, sous influence étrangère, avec la fabrication des majoliques. Le développement des faïenceries durant la période post-médiévale sera sans doute à l'origine de la renaissance des céramiques communes calcaires, renaissance favorisée par la séparation dès lors très marquée des céramiques destinées à la cuisson et des céramiques ne servant que de contenant.

— Les pâtes kaoliniques

L'importance des pâtes kaoliniques à l'époque médiévale est un phénomène qui pourrait sembler difficilement explicable. Il en effet compliqué par l'existence de nombreuses kaolinites impures qui donnent des produits dont l'aspect autant que les compositions diffèrent beaucoup d'un gisement à un autre. Aussi doit-on admettre que l'identité des pâtes kaoliniques n'a sans doute été pressentie que d'une manière très incertaine par les potiers, bien que les exemplaires les moins mêlés d'oxyde de fer soient assez facilement reconnaissables par la nuance bleutée qu'ils prennent en cuisson réductrice et par une texture de pâte assez caractéristique. Quoi qu'il en soit, on doit constater que les céramiques communes médiévales ont en Provence, comme dans la région lyonnaise, des caractéristiques de composition assez peu éloignées de celles des argiles kaoliniques. En cela, elles s'opposent nettement aux céramiques communes non calcaires, romaines et surtout pré-romaines, lesquelles présentent une diversité de compositions et d'aspects incomparablement plus grande. L'explication de ces différences semble toutefois assez simple. En effet ce ne sont pas les kaolinites en tant que telles qui ont été recherchées par les potiers, mais des argiles susceptibles de s'adapter à l'évolution des techniques céramiques qui paraît marquer la seconde partie du Moyen Âge. Bien que manquent encore des études précises sur l'évolution des techniques céramiques médiévales, il semble que l'on assiste alors à une élévation notable des températures de cuisson et à la mise en oeuvre de céramiques à parois minces présentant tout à la fois une résistance aux chocs thermiques accrue et une résistance mécanique suffisante. Or les argiles kaoliniques conviennent parfaitement à ce type de fabrication, étant suffisamment plastiques pour permettre un façonnage aisé, étant surtout très réfractaires en sorte qu'elles conservent à température élevée les propriétés mécaniques et thermiques satisfaisantes. Ces dernières ne sont à vrai dire qu'un compromis entre des exigences contradictoires, mais elles se différencient nettement de celles des autres argiles non calcaires, notamment des argiles illitiques dont les gisements demeurent les plus nombreux.

En fait il s'agit là d'une évolution qui avait déjà été amorcée à l'époque romaine, mais dont l'accentuation au cours de la période médiévale jouera très certainement un rôle important dans le regroupement des officines. On connaît à cet égard les associations artisanales caractéristiques qui se développeront un peu partout en Europe en étroite relation avec les formations sidérolithiques. Donnant des terrains pauvres nécessairement voués à la forêt, et fournissant des sables très purs, des argiles kaoliniques réfractaires et des minerais de fer, ces formations virent se développer verreries, poteries de terre réfractaire et métallurgie du fer. On se saurait toutefois identifier les régions méditerranéennes à celles de la Puisaye ou de l'Orléanais, les données géologiques n'étant pas les mêmes. On retrouve cependant en Provence quelques-uns des traits caractéristiques de ces associations dont l'artisanat gagnerait sans doute à être étudié dans une semblable perspective — le cas d'Ollières où coexistèrent les métiers de la terre, du verre et des métaux pouvant en être un exemple.

Au terme de cette étude divers points se dégagent donc, qui précisent assez sensiblement la vision que l'on pouvait avoir de l'organisation des

ateliers de potiers médiévaux dans cette partie de la Provence. En premier lieu, il apparaît de façon évidente une structure commerciale qui, dès la fin du XIIe siècle au moins, tendit à réduire la multiplicité (si elle a jamais existé) des ateliers de petite taille, villageois et peu aptes à résister à la concurrence. Concentration qui aboutit à la mise en évidence d'officines au rayon d'action assez large ; perceptible certes de façon encore partielle et limitée, mais déjà cependant assez remarquable. Certaines d'entre elles, comme à Ollières, purent même arriver progressivement à un quasi monopole de fait, se substituant ainsi à des ateliers au moins aussi anciens mais apparemment en difficulté au cours du XIVe siècle. Évolution peut-être favorisée ici par le net clivage perceptible également entre la Provence de l'Est, apparemment dominée par des productions à pâte micacée, et la Provence occidentale où, comme aussi dans les régions côtières, les productions de l'Uzège et du Bas Rhône eurent toujours une place prépondérante. Dans ce contexte, la Provence centrale conserve une physionomie spécifique : zone de contact mais aussi d'activité réelle, et de créativité à partir de matériaux dûment choisis. Les mutations observées sur ce plan, dans la longue durée, indiquent une évolution fondamentale qui éloigne considérablement la Provence médiévale (comme d'ailleurs la région lyonnaise maintenant assez bien connue) des structures antiques. Évolution capitale, due peut-être à la fois à l'appauvrissement progressif des techniques céramiques au cours du Haut Moyen Âge et (conséquence et/ou cause ?) à la modification des vaisseliers où la terre cuite joue le double rôle de vaisselle à cuire et de contenant, voire de récipient de table — la place de plus en grande prise simultanément par la vaisselle de bois ne pouvant alors être négligée. De telles contingences peuvent expliquer le choix alors prépondérant bien que sans doute empirique d'argiles kaoliniques peu travaillées dans l'Antiquité. Elles conduisent en tout cas à s'interroger sur l'époque exacte de cette mutation et sur ses caractéristiques socio-économiques — le changement technique perceptible ici étant en fait l'un des signes de l'apparition d'une nouvelle civilisation.

NOTES

- (1) Cf. en dernier lieu : J. Thiriot, *Les fabriques de poteries médiévales en Uzège et dans le Bas-Rhône. Première recherche sur les ateliers et les productions en cuisson réductrice*, thèse de 3e cycle, Aix, Université de Provence, 1980, 2 volumes, 480 pages, 180 planches.
Voir également : L. Vallauri, M. Vichy, R. Broecker, M.C. Salvaire, «Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône», *La Céramique médiévale en Méditerranée occidentale*, C.N.R.S., Paris, 1980, p. 413-428.
- (2) Cf. G. Démiens d'Archimbaud, *Les fouilles de Rougiers (Var). Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*, C.N.R.S., Paris, 1980, p. 280 et suivantes.
- (3) Cf. G. Démiens d'Archimbaud, M. Picon, C. Lemoine, «Étude sur l'approvisionnement en céramiques communes du site de Rougiers : prospections et analyses», *Actes du 11ème colloque international sur la Céramique Médiévale en Méditerranée occidentale*, Tolède (30 oct - 8 nov) 1981, (à paraître).
- (4) Arch. Antibes, Not. Pons, fol. 58 ; J.A. Durbec, «Antibes à l'apogée de son histoire médiévale (1ère moitié du XIVe siècle)», *Provence Historique* XXIV, fasc. 97, 1974, p. 275.
- (5) Cf. Arch. Dép. des Bouches-du-Rhône (Aix), 306 E 996 fol. 19 v. : vente à l'encan effectuée le 16/04/1426 par le vice-juge d'Ollières d'un *operatorium et furnus Ollarum* confrontant le chemin dit *del Rigador*, sur le territoire de ce village. En 1438, la présence d'un ollier d'Ollières avec son étalage de marmites est encore mentionnée sur le marché de Puyloubier, cf. *ibid.*, 309 1516 E fol. 29 v. ; en 1462, Antoine Fortoli, Ollier d'Ollières, est soigné de la rage à Aix, cf. *ibid.*, 308 E 403 fol. 53.
- (6) Parmi lesquels les responsables et chercheurs des C.D.A.V. de Draguignan et Toulon comme du Centre d'Archéologie de Saint-Maximin, ainsi que MM. Carlson, Fontaine, Ribot et Sénac qui nous laissèrent examiner le produit de leurs fouilles et prospections.
- (7) Fouilles effectuées en 1979-1980 par le Laboratoire d'Archéologie Médiévale d'Aix.
- (8) Découvertes G. Bérard, 1965.
- (9) Il faut en effet signaler ici que la région d'Ollières semble avoir produit, en dehors des catégories majeures B3 et B1 à pâte grise ou rouge, des céramiques à pâte plus fine qui ne sont pas sans rappeler celles de Cabasse. Les quelques analyses disponibles indiqueraient toutefois que ces productions demeurent en proportion négligeable parmi le matériel de Rougiers.
- (10) Rien n'empêche en effet que des argiles calcaires continuent à être utilisées localement, ici ou là. Le fait essentiel est leur pourcentage moyen négligeable, et leur absence parmi le matériel bénéficiant d'une certaine diffusion.